

L'effet dâo nové

Autor(en): **L.D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199179>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de « chanson du Père Michot », cette chanson n'est pas précisément écrite dans le plus pur patois de la Haute-Broie. Celui qui l'a acclimatée ici, M. Louis Michot, de Vauljon, a pratiqué l'enseignement primaire à Oron-la-Ville dès 1847, pendant au moins un quart de siècle. En serait-il lui-même l'auteur ? On pourrait le supposer, d'après ce qu'on entend dire de l'esprit jovial de cet homme de bien, dont le souvenir est demeuré si vivant dans toute la contrée. Il est toutefois plus probable qu'il a apporté cette chanson d'une autre partie du canton. Peut-être a-t-elle vu le jour dans les feuilles volantes que débitait, dans toutes les foires du pays, avant et après la révolution de 1845, le célèbre père Grise. Quoi qu'il en soit, « l'Éducachon » n'est pas d'aujourd'hui.

Cela me rappelle, en fait de résurrection à provoquer dans ce même domaine, tandis qu'il en est temps encore, celle de la chanson « Dâu gran Bredî », gauloiserie entendue à Yverdon il y a quelque vingt ans et qui doit rentrer dans la série des productions dont le père Grise se faisait l'éditeur responsable. On doit pouvoir en retrouver les traces dans le nord du canton.

Dans l'espoir que cette communication sera de quelque utilité, soit pour toi, mon cher Conteur, soit pour la conservation des épaves de la littérature patoise, je te présente mes bien cordiales salutations.

Oron, janvier 1902.

J. GALLAY.

L'Éducachon.

Allegro.



Dzou-ve-né dzeins, l'é-dù-ca-chon Lé on' tré-sò deïn
sti bá mondou, A- voué dé la bou'n'cin-teïn-chon To
vo ré-us-sou, y'cin ré-pon-dou. Ein-to teïn-fau nes-per-
tá, Fau crai-re son père et sa mè-re; To ceïn que
m'au ré-cou-man-dá A-di a-drai yai su lou fé-re, To
ceïn que m'au ré-cou-man-dá A-di a-drai yai su lou fé-re.

A peinna savai-you modá,
Que mé meniran tzi la vesena:
Meïn su adî rassovegná
Queïn cietreïn ye fasai la mena.
Lai y'avai dou galé poupon;
Yena s'appelâvé Marietta.
On mé prometâi dai bonbon
Se y'eimbrantzivon la felietta } *bis*
Ne pouâvon pa mé decidâ;
Ceïn ye fe chagrin à ma mère;
Y'ai tan fé que fu bin bramâ
Et que fu fouettâ dé mon père.
L'alegon m'a bin corredzi;
Du adan su vegniâ pllie affabliou;
Ora ne vudrei qu'eimbrantzi,
Ne crâyon pâ d'îrre coupâbliou } *bis*
Einfan, y'étâi on pou gorman:
N'ai jamé resseimbiâ mé fréré.
Ma poura villhe mère-gran
Desai adî: « Té fau tot baîrè! »
(Baîre adrai fâ tan dé bin!)
« Fau jamé rein laissi ein trâbliâ! »
Se traouv'adi mon goû lou vin,
Ma mère-gran l'è responsâbliâ. } *bis*

Paul Etier l'è conseilli.

La Côte et tout particulièrement la ville de Nyon ont accueilli avec une joie débordante l'élection de M. Paul Etier au Conseil d'Etat, en remplacement de l'excellent M. J.-F. Viquerat. Le jour même de sa nomination, il y a eu à Nyon une fête populaire: cortège, illumination, soirée familière, où de nombreux toasts ont été portés et où l'on a aussi chanté bien des couplets. Les suivants, qui avaient

été composés, pour la circonstance et qui se chantent sur l'air de *la fiole d'au 14*, nous ont paru dignes de figurer dans le *Conteur*:

Por la fiole de fé dzor, ye fé mon bet de l'anson,
Se la rimma l'è betordez, y'ari por mé la raison.
Car y'e prai por refrain:
Paul Etier, l'è Conseilli, tsi no ti saran conteins.
Dai coronets groussa nuqua, dzusqu'au pouro p'ti sordâ
Tsanteront de tout leb tiel l'Madzo Conseilli d'Etat,
R-desant por refrain:
Paul Etier, l'è Conseilli, tsi no ti saran conteins.
Le végnoles au velladzo deran: « L'é fin connoissè!
Fara baîrè pa Lo-anna de nos vegné lo meillô,
« Tsantons don ein refrain:
Paul Etier l'è Conseilli, tse no ti saran conteins.
La Côte divè en furia: to lo canton l'oblave!
Ma ora lo canon péte, alla vellé et au velladze.
I z'on prai por refrain:
Paul Etier l'è Conseilli, tsi no ti saran conteins.
L'é Dzénevoï, to solets, ne san pas contèints, del-on,
Pensavont dza prouffia por preindre lo distri de Nyon;
Ora san d'obedi
De deré: « Diu vo bénisse, tot parai, beau Conseilli! »
Conservatô d'au diablo, pi neré que dé derbons,
Radico dé la metzance, socialistis, rodz-s lurons,
Ti d'un tieu: ein refrain:
Paul Etier, beau Conseilli, tsi no ti saran prau'conteins

Que boire ?

Le savant en *ogue*: « Que buvez-vous là ? »
De l'eau qu'on vient de prendre à la source.
Voyez combien fraîche et quels gracieux chapelets de perles contre le verre. — Comment, de l'eau crue! Savez donc pas que dans chaque goutte grouillent des infinités de microcœtes, de leptothrix, de bacilles virgules. Tous ces êtres sont les commis-voyageurs chargés du placement des maladies variées dont notre existence est agrémentée. Voilà. — Pourtant Eliézer bût à la cruche de Rebecca, et Diogène, avant qu'il eût jeté son écuelle, la remplissait aux ruisseaux. Et nous-mêmes, enfants... — Ah! permettez! vous me parlez de gens qui ont vécu il y a fort longtemps. Or, suivez bien mon raisonnement: dans ces temps reculés, de même qu'on pouvait parcourir plusieurs lieues sans rencontrer un être humain, les microbes étaient clairsemés: un ou deux par goutte. Mais depuis, ils se sont multipliés, nous menaçant de toute part. Ils prennent possession de chaque parcelle de notre enveloppe terrestre et s'approprient à nous dévorer vivants. Voilà! — Brrr, j'en ai la chair de poule! Que boirai-je? — De la limonade! C'est gazeux, c'est sucré, et, depuis quelque temps, il suffit de manger du sucre pour réparer les avaries de notre organisme. En Allemagne, chaque soldat en porte un pain sur son sac.

Le savant en *eur*: « Qu'avez-vous dans ce verre? — De la limonade. — De la limonade, si l'on peut! C'est alcalin, donc débilitant... — Mais l'alimentation sucrée! — Ce que vous me chantez! C'est l'année dernière que le sucre guérissait; cette année-ci, il n'agit plus. Aujourd'hui, le remède à tous les maux, c'est le sel. A Londres, on a déjà de la peine à s'en procurer. — Marianne, vite un grand pot d'eau salée. — Eh non, à cause des nausées et de leurs suites. Comprenez bien, n'est-ce pas? — Mais je veux boire! — Si vous ne pouvez vous en passer, buvez du thé. Au moins les Chinois serviront à quelque chose.

Le savant en *in*: — Ça sent le thé ici. Le thé, vous semblez l'ignorer, contient un alcaloïde, la théine à laquelle vous devez votre pauvre mine, et si vous en usez régulièrement, vous ne tarderez pas à devenir une victime de la neurasthénie. — Une victime de quoi? — De la - neu - ra - sthé - ni - e. Ça ne peut pas bien s'expliquer, seulement, c'est terrible! — Mais j'ai soif, soif! — Peut-être un verre de vin? propose discrètement ma vieille Marianne, mais un seul, parce que... les Templiers!...

Les savants se récrient en chœur: « Nous avons injecté à plusieurs reprises de l'alcool

dans les veines de nos lapins et la conséquence lugubre a été la mort des lapins! — Ah! je me cabre à la fin! Certes on peut se passer de vin et s'il n'y avait que moi, les propriétaires de vignes — même abstinents — feraient mal leurs affaires. Cependant, vos conclusions ne valent rien. Il est question de vin et non d'alcool pur. Entre les deux la différence est sensible. Vous ne prétendez pas que je bois du vinaigre parce que j'en assaisonne la salade. Puis je ne bois pas par les veines, mais par la bouche, laissant à l'appareil digestif le soin d'opérer ses sélections. Tenez, moi je m'intéresse aux oiseaux. Donc, pour savoir si l'alimentation aux vers de farine leur convient, je vais transformer quelques douzaines de ces vers en bouillie, puis en un liquide que je vous injecterai, à vous, messieurs les savants, dans les veines. — Protestations indignées: — Nous ne sommes pas des cobayes! — Et nous donc, sommes-nous des lapins?... Marianne, allez vite me quérir un verre d'eau bien fraîche à la source, en attendant que ces messieurs tombent d'accord.

— Eléonore BICHELER.

Cri du cœur.

« Oh! que je vous envie
D'habiter un si beau pays, »
Disait à son voisin, le gros fermier Louis,
Un étranger visitant l'Helvétie.
« Oh! ces coteaux! ce bleu Léman!
Ces grands monts! tout est magnifique! »
L'autre, riant ce grand élan lyrique:
« Toi ceïn ne baillè pas daô pan! »

E. C. THOU.

L'effet d'au nové.

Gangueliet, qu'avai prai fenna à Velâ-Reimbou, demorâvé deïn 'na maison foranna, à man gautse, sur la routa de Mordze à Bire.

N'étâi pas on bornican, l'étâi mimameint prâo suti quand lo carbatier ne rafonçâvé pas trâo, kâ l'avâi on boutafrou dâo dianstre que ni l'édhie et ni lo thé ne l'âi poivant fère avâi. Adon, quand Gangueliet decheindâ po fère l'è coumechons, ne remontâvé dièro què de né et l'arrevâvé adé à l'hotâ tot eimbrelicoquâ, quand n'eïn avâi pas 'na forta bombardâie.

Se n'ami Brotset, on soiffeu assein, étâi son camarâdo accoutemâ à la pinta et saviont l'âi teni bon lè dou; tot parai, du cauquiès temps, n'étiont rein mé tant bin einseimbllo po ceïn que l'ardzeint à Brotset avâi passâ deïn la fatta aô carbatier, s'étâi tsaupou ein devâ et einreimblliâ à tsavon et l'est adé ceïn qu'arrevâ à cliâo que fifont coumeint dâi perles.

Que vint pourro vint crouïo! vo sèdès, et, mafion, l'est ceïn qu'arrevâ à noutron Brotset; po avâi de la mounia, s'est fé bracaillon, s'est boutâ à fère dâi guieuséri decé delé et avoué dâi cauchenémeints, l'avâi fourra dedein ti sè z'amis et Gangueliet lo tot premi, à quoui sa fenna, qu'avâi la mounia, lo reprozdizé ti lè dzo.

Adon, tot proutso dâi votès po lè municipau, Brotset s'étâi accobliâ avoué cauquiès bourtiâ, coumeint li po débilitatâ contre Gangueliet et sè z'amis; faut derè assein que s'étiont dza tsamailli pè lo veladzo rappo à l'amaie de l'édhie deïn lè bornés que vegnioit à golla.

Justameint on crosavé la colisse aô boo de la routa et 'na veilla que Gangueliet avâi bou-nadrai trinquoitâ et que vollen sè reïntrâ à la baraque, ne va-te pas s'étâidre lè quatro fers ein l'air deïn clia regole que razâvé dza.

Noutron coo, quand s'est zu cheintu asse mou qu' 'na renaille s'est met à teimpètà et à churlâ qu'on dianstre:

— Quin diablo dè tseïn dâo tonaire è-yo prai? tonaire dâo tonaire! que criâvé.

Brotset, que passâvé aô mimo momeint

perque, oùt c'liào bràmàfès, et, quand l'eût oïu que l'étài Ganguelièt, sè met à l'ài fèrè:

— Mon pourro ami dè Mordzel dein quin diablillo dè pays l'è-tou einfatà?

Adon Ganguelièt, que vé tot lo drai que l'étài cè tsancro dè Brots et que l'ài criàvè cein l'ài répond:

— Su dein on pays que ne vaut rein por té dein ti lè casse, kà l'ài sàï faut martsï drai!

L. D.

Vieux dictons sur le mois de janvier.

Jour de l'an beau,
Mois d'août chaud.

Belle journée aux Rois (le 6),
L'orge croit sur les toits.

Le 10 janvier, claire journée
Décrote une bonne année.

Poussière en janvier,
Abondance au grenier.

Les beaux jours du mois de janvier
Sont mauvais en février.

Prends gardé au jour de St-Vincent (22)

Car si ce jour tu vois et sens

Que le soleil soit clair et beau,

Nous aurons du vin plus que d'eau.

Sécheresse de janvier,
Richesse au grenier.

St-Julien (le 9) brise la glace,
S'il ne la bris, il l'embrasse.

Le 10 janvier, brouillard,
Mortalité de toute part.

St-Antoine (17), sec et beau,
Remplit cuves et tonneaux.

Janvier d'eau chiche
Fail le paysan riche.

De St-Paul (26) la claire journée
Nous décrote une bonne année.

S'il fait vent, nous aurons la guerre,
S'il neige ou pleut, cherté sur terre.

Année neigeuse,
Année fructueuse.

Passé-temps. — Nous donnerons, dans notre numéro prochain, le résultat des *vous-rimés* proposés samedi dernier. En attendant, voici un *logogriphe* que veut bien nous envoyer un de nos abonnés:

Logogriphe.

Quel drôle d'animal ? Comment se peut-il faire
Qu'en lui coupant la queue, il devienne sa mère,
Et, par un sort étrange,

En deux moitiés coupé, on mange une moitié,
L'autre moitié nous mange.

Les réponses sont reçues jusqu'au **jeudi, à midi.**

L' « Américain »

— Demandez-voï seulement à l' « Américain », au vieux Philippe, qui est là. Il est allé en Amérique, lui... N'est-ce pas, Philippe, que vous avez passé la gouille ?

— Aloo ! y a beau temps de ça ;... c'était en trente-huit.

— Racontez-nous voï ça, Philippe.

— Oh ! bien, y a pas grand chose à raconter.

« Mon père s'était remarié avec la Marianne au maréchal, qui était beaucoup trop jeune pou être ma mère ; elle avait mon âge. Elle voulait tout commander à la maison. Ça pouvait pas aller. On se disputait tous les jours. Et puis, y me semblait que je n'aimais pas la campagne ;... je voulais aller à la ville. Je me suis décidé subito à parti pou l'Amérique, où ce qu'on pouvait amasser du bien en un paire d'années... à ce qu'on disait.

» Je n'avais pas encore pipé le mot à mon père de mon idée... Ma foi, quand je lui ai dit la

chose, il a sauté en l'air. Y ne voulait pas que je parte. Moi, j'ai tenu bon et un beau jou je me suis embarqué au Havre, pou passer de l'autre côté.

» Le second jou qu'on était su l'eau, le temps a déjà commencé à s'engriiger... C'est qu'on n'y allait pas comme aujourd'hui, à toute vapeu. On a mis trois mois pou arrivèr à Newe-York. Je suis resté un mois là, à battre le pavé, sans trouver de l'ouvrage. Je n'avais bientôt plus le sou, quand je rencontre le grand François, de Pampigny, qui était là depuis quinze jous. Y me dit : « Vois-tu, Philippe, y a rien à faire ici ; moi je pars pou l'intèrien ; je vais déchiffrer des terres... Viens avec. »

» Va comme il est dit, je pars aussi pou l'intèrien.

» On est resté là-bas quatre ans, à trimer comme des mercenaires. Mais, ma foi, y fallait toujou se chamailler avec des Peaux-rouges et avec un tas de gens, des blancs, ceux-là, qui étaient enco plus féroces que les sauvages. Et puis on était quasi aussi pauvres qu'en arrivant ; j'avais juste de quoi rentrer au pays. Je dis un jou à François : « Ecoute, François, voilà déjà quatre ans qu'on est par ici, à s'èreinter. Puis-que la fortune n'est pas venue, en quatre ans, ça ne viendra pas. Y nous faut retourner en Suisse. »

» Y n'a pas voulu m'écouter. Aussi le pauvre François y a laissé ses cinq pieds et demi, là-bas ; il a été tué par un de ces sauvages blancs.

» Moi, je me suis rembarqué à Newe-York et, trois semaines après, on était au Havre. Je suis resté quinze jous à Paris, chez mon cousin Abram, et je suis revenu à... Voilà toute l'histoire... »

— C'est ça... c'est ça... Aloo, dites-moi, Philippe, comment se fait-il que vous avez mis trois mois pou aller et seulement trois semaines pou reveni.

— Oh ! c'est que voilà... pou le retou, n'est-ce pas... ça va tout le temps à la descente...

— Ah !... voilà... voilà !...

Qui a dit : « *Le superflu, chose très nécessaire* » ? demandions-nous, au nom d'un correspondant, dans notre numéro du 4 courant. Trois personnes ont répondu à cette question: MM. Jacques, ancien pasteur; E. Kinchester, à Lausanne; un lecteur de la salle de lecture de Chexbres.

Le mot est de Voltaire; il se trouve dans une pièce de vers écrite en 1736 et intitulée: *Le Mondain*. Voltaire y défend, dans un spirituel badinage, le droit incontestable de chaque homme aux petites douceurs de l'existence et montre comme quoi le luxe a parfois du bon. Voici le passage en question :

L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.

O le bon temps que ce siècle de fer !

Le superflu, chose très nécessaire,

A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux

Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,

S'en vont chercher, par un heureux échange,

De nouveaux biens, nés aux sources du Gange :

Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,

Nos vins de France enivrent les sultans ?

Boutades.

Un brave paysan se laisse choir du « fin-dessus » d'un cerisier et se casse la jambe.

« Alors, Daniet, lui demande le *rhabilleur*, en lui remettant la jambe, à quoi pensiez-vous en tombant ? »

— Oh ! bin, ie peinsàvè que se javé z'na pinta à matti tsemin, mè sarai bin arretà on momeint po bairè trai décès.

Un pauvre hère — il y en a tant — se promenait mélancoliquement l'autre jour, le ventre vide. Pressé par la faim, il entre dans une pension économique.

— Est-on bien servi, ici ? demande-t-il timidement au patron.

Celui-ci, qui aime à dire le mot drôle et veut montrer qu'il a été à Paris, répond, goguenard : « Oh ! mon brave, ici on est servi au doigt et à l'œil. »

Le client, vivement : « Oh ! à l'œil me suffira... »

Les malades imaginaires sont légion et les médecins fondent sur eux leurs plus sûres espérances. Les malades véritables jouent souvent à la faculté le vilain tour de guérir, en dépit de ses soins ; les malades imaginaires, eux, ne guérissent jamais.

Mais, ces derniers font aussi parfois le désespoir des médecins qu'ils dérangent à toute heure pour des riens.

« Ah ! madame, disait un de nos médecins à l'une de ses clientes, quelle santé il vous faut pour supporter toutes les maladies que vous me dites avoir. »

Le petit Jules vient de perdre son papa.

Sa maman lui fait comprendre qu'il lui faudra désormais être plus sérieux et bien s'encourager à l'école, afin de pouvoir l'aider bientôt à gagner le pain de la famille.

— Oh, oui, maman, je te promets que je serai bien sage et que je t'aiderai à gagner notre pain... mais... mais, n'est-ce pas, il faudra alors que tout le monde mange la mie ?

— Ah ! bondzo... coumeint va ?

— Pas mau, grand maci.

— Et ta fenna ?

— L'est ein voiazdo.

— Ah ! po sa santé ?

— Na... po la meinna.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. —

Très nombreux spectateurs, jeudi soir, et grand succès. On donnait deux pièces nouvelles pour nous: *Château historique* et *La lune de miel parlementaire*. Ces deux comédies, très amusantes, ont réjoui l'auditoire. Nos artistes les ont fort bien rendues; beaucoup de finesse, particulièrement dans l'interprétation de la seconde. M. Darcourt sera certainement obligé de répéter la représentation de jeudi, — Demain, dimanche, à 8 h., spectacle extraordinaire: *La Tosca*, de Sardou, et *Le procès Vauradieux*.

KURSAAL. — Tous les jours, à 8 h. (jeudi excepté), *Spectacle-attractions*. Tous les dimanches, à 3 h., *Grande matinée*. — Nouveautés: « Miss Diana », danseuse lumineuse; « Sœurs Borg », danseuses, chanteuses suédoises; les « La et Do », deux célébrités du genre Variétés; « A-Bo-Kou » et son groom, jongleurs amusants. En un mot, série brillante, qu'il ne faut pas manquer.

Le 3^e Concert d'abonnement a été donné hier soir, devant une salle comble, comme toujours. Les solistes étaient MM. H. Marteau et W. Pahnke. Le 4^e Concert aura lieu le 7 février, avec le bienveillant concours d'un chœur de dames. Nous en reparlerons.

Rappelons la **Conférence Brunetière**, lundi soir, à 8 h. On se dispute les places.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête.

Lausanne. — Imprimerie Guillemin-Howaro.